

Claude Vigée

D'un vieux banc des Quais de l'Ill à e läres Bänkel in Bàriss

Ce qui impressionne, quand on survole la bibliographie, c'est la quantité et la variété de l'œuvre poétique. Plus de 500 poèmes pour le moins, il serait fastidieux de les compter, qui s'échelonnent – et jalonnent ses chemins de vie – de 1936, il avait quinze ans, à ses toutes dernières années, à ses derniers souffles de presque centenaire. Précocité et longévité.

Soucieux de ne rien laisser se perdre (et disparaître dans le néant, les fours, les feux), et conscient de son devoir de mémoire vis-à-vis à la fois de lui-même et de toutes les personnes et choses qui sont entrées dans son champ (et chant) de vie, il a recueilli avec soin tous ses textes, les a ordonnés, et publié ainsi je ne sais combien de volumes, certains contenant un ensemble de poèmes et une série d'essais (comme *L'été indien*, 1957, *Délivrance du souffle*, 1977, *Heimat des Hauches*, 1985).

Une de ses originalités, justement, est d'avoir presque toujours associé la création poétique et un exposé des circonstances dans lesquelles il se trouva inspiré, traversé par le souffle fécondant de l'esprit. Parce qu'il était professeur de lettres, mais pas seulement, il éprouvait le besoin d'expliquer et de commenter lui-même ses productions, de faire sur lui-même un travail de critique littéraire – et philosophique.

A l'issue d'une de ses conférences (dans la Salle industrielle de Mulhouse), il m'avait dédié un premier volume de poésies complètes 1936-2008, intitulé *Mon heure sur la terre*, 900 pages papier Bible, par ces mots : « cette somme qui éclaire et réconcilie les éclats de ma vie entière ». C'est exactement cela. Il avait 87 ans. Mais il ne s'arrêtait pas. Il y eut encore en 2010 *Les sentiers de velours de la nuit*, et puis un deuxième volume, nouvellement complet, *Jusqu'à l'aube future*, parut encore en 2018. Edition assurée par l'Association des amis de l'œuvre de Claude Vigée, qui depuis 2010 publie une revue annuelle, « poétique et philosophique », *Peut-être*.

Quel trajet, poursuivi avec une grande humilité, mais aussi la conscience ferme d'un destin ! « En neuf décennies d'existence difficile et mouvementée, j'ai toujours réussi à garder au fond de moi la petite fierté innée d'un collégien adolescent frais émoulu de la campagne bas-rhinoise. »

Trois civilisations, cinq langues

Unique, admirable, est l'amplitude – le grand angle – de sa vie comme de son œuvre qui l'accompagne de ses « fins murmures de lumière ». Enfance et adolescence dans le pays de Bischwiller et à Strasbourg jusqu'en 1938. Les hurlements de Hitler – *Juden verrecken* – traversaient le Rhin. La brave Madame Zimmermann dans la pâtisserie de la ville : Plutôt Hitler que Blum. Après la défaite éclair de la France, fuite de la famille Strauss jusqu'à Toulouse, où Claude s'inscrit en médecine malgré le Statut des Israélites édicté par le gouvernement Pétain. 1943 : il réussit à échapper à la milice in extremis. Refuge au Portugal. Difficile immigration aux Etats-Unis avec sa cousine, Evy, qu'il épouse. Apprentissage de l'anglais. Années de vaches maigres. Jusqu'à son entrée à la Brandeis University, près de Boston, où il enseigne les lettres romanes. Réussite et confort américain ? Non. Par hasard, chance, destin, par relations, un poste s'offre à lui en 1960 à Jérusalem. Le deuxième grand

saut. Apprentissage d'une quatrième langue, qu'il appelle paternelle, l'hébreu et en même temps redécouverte ou réactivation plutôt de sa langue maternelle familiale, l'alsacien et le judéo-alsacien, qu'il n'avait en vérité jamais oublié, jamais renié. Au contraire. Par une discipline intellectuelle à la fois instinctive et volontaire, à Boston comme à Jérusalem, il s'est appliqué à le parler chaque jour un peu avec sa femme et ses deux enfants. Ah ! si tous les Alsaciens d'Alsace et du monde avaient obstinément fait de même... ?

Dans son adolescence, entré au Lycée Fustel de Coulanges, la langue de l'école prit rapidement le dessus et devint la langue exclusive de l'expression poétique et des secrets désirs littéraires. N'écoulant les cours de ses professeurs que d'une oreille, il s'abandonnait à ses rêveries, regardait passer nuages et oiseaux de l'autre côté des vitres et écrivit ses premiers poèmes, les uns enflammés, romantiques, comme il sied à cet âge, et calqués sur des modèles scolaires. Il en envoya une trentaine à une *pen friend* que son professeur d'anglais lui avait indiquée. Il n'avait pas gardé de copie. Mais, chose incroyable, miracle mérité, la jeune américaine, Virginia, devenue mère de famille, les conserva pieusement et les lui remit, quand il débarqua à New York ! Il les emportera dans une malle à Jérusalem et les publiera sous le titre *Perce-Neige*. Il y a dans ces poèmes de l'enfance et de l'enfance en Alsace des perfections qui témoignent d'un métier déjà sûr et d'une oreille poétique absolue, qu'on possède ou qu'on ne possède pas. Un sonnet, *Les quais de l'Ill*, daté de l'été 1936, publié en 1977 dans le recueil *Du bec à l'oreille*, est à retenir comme un chef d'œuvre pour livre de lecture et de qualité équivalente à tel sonnet scolaire de Rimbaud.

*C'est au-delà des Ponts que je trouve un asile  
Sur ce vieux banc de grès où je vais seul m'asseoir  
Quand le soleil d'été sous les toits va déchoir  
Et cerne de ses feux l'horizon de la ville.*

Comme il est émouvant de lire à la suite un poème tardif écrit en alsacien sur un banc du parc de Ranelagh, le 12 mai 2009, in Bâriss. Claude est un vieil homme seul. Evy, l'amour de sa vie, l'a quitté depuis deux ans déjà.

*Güede ôwe lièbs Evilé, güede owe wie frihjer,  
dü wie so läng schun  
witt ewegg bisch vun mier.*

*Güede ôwe wenn 'i verbèi geh àm läre bänkel dort  
em e fremde schtädgtàarde wo jetz niemets meh sétzt,*

*wo ken mensch ém dunkle sini ohre noch schpétzt  
wenn 's rund um uns beidi én de hecke schtéll word*

*un längsàm noochem nàchtfäll  
ém schàtte verschtummt mìn gemurmeldes wort:*

*durich d'luscht sickert's leid,  
en d'r noot schprudelt d'fraid,*

*güede ôwe, lièbs Evy, güede ôwe biss bàll,  
wie vorhäre, lièbs Evy, uffem bänkel ze zweit...*

Jean-Paul Sorg